

L'ARCHE *Editeur*

Friedrich DÜRRENMATT

La Panne

Traduit par
René ZHAND / Hélène MAULER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Friedrich Dürrenmatt

La Panne

Pièce radiophonique

Texte français

Hélène Mauler & René Zahnd

Version de mars 2010

LES VOIX

ALFREDO TRAPS

LE GARAGISTE

L' AUBERGISTE

LE JUGE

LE PROCUREUR

L' AVOCAT

PILET

SIMONE

TOBIAS

Musique légère de variétés. Une automobile qui roule.

TRAPS. Ce Wildholz ! Il va la sentir passer. Bon sang de bon sang ! Comme une brute, je vais faire comme une brute. Je vais lui tordre le cou à celui-là. Va être surpris. Intraitable ! Pas de pardon, pas de pitié. Non. Pas à moi. Croit peut-être que je suis de l'Armée du Salut. Cinq pour-cent qu'il veut me rabioter. Cinq pour-cent ! Je flaire la combine. Une chance que ça ait marché avec Stürler. C'est un petit pactole, je l'ai joliment roulé. – Allons bon, qu'est-ce qu'elle a tout à coup la voiture ?

Bruits de voiture.

TRAPS. Arrêtée. Rien à faire. Au moins il y a un garage dans le coin. Hé, vous là !

LE GARAGISTE. Qu'est-ce qu'elle a votre Studebaker ?

TRAPS. Seul le diable le sait. J'allais prendre cette petite montée, voilà qu'elle n'avance plus d'un pouce.

LE GARAGISTE. Laissez-moi un peu voir.

Manipulations.

LE GARAGISTE. Aha. – Vous voyez ?

TRAPS. En effet ! Grosse réparation en perspective, on dirait.

LE GARAGISTE. Je pense aussi.

TRAPS. Pour quand pouvez-vous remettre la voiture en état ?

LE GARAGISTE. Demain à sept heures, vous pourrez venir la chercher.

TRAPS. Seulement demain ?

LE GARAGISTE. Il est quand même six heures du soir.

TRAPS. C'est loin jusqu'à la gare ?

LE GARAGISTE. Une demi-heure.

TRAPS. On peut passer la nuit au village ?

LE GARAGISTE. Renseignez-vous « A l'Ours ».

TRAPS. D'accord. Mais je serais curieux de savoir ce qu'il peut bien avoir, le moteur. Qu'est-ce que j'y comprends à tout ça. On est livré aux garagistes comme autrefois aux chevaliers pillards. « L'Ours ». Le gros, là, c'est sûrement l'aubergiste ?

Notes d'accordéon. Bruit de fête.

TRAPS. Une chambre libre ?

L'AUBERGISTE. Désolé. Tout est occupé. L'Association des éleveurs de petit bétail tient son assemblée.

TRAPS. D'autres auberges au village ?

L'AUBERGISTE. Aussi occupées par les éleveurs de petit bétail. Mais allez donc voir Monsieur Werge à la villa blanche, la rue principale tout droit et ensuite à gauche, il prend des hôtes.

Les notes d'accordéon se dissipent lentement.

TRAPS. J'aurais quand même dû prendre le train. Mais il ne part que dans une heure, et puis je devrais changer deux fois. Trop flemmard pour ça. Et je devrais de toute façon chercher la voiture demain. Le village a l'air agréable. Eglise, vieux chêne, des pavillons individuels, sûrement à des retraités et à des anciens fonctionnaires de la ville, des fermes, costaud, nickel, même le fumier est soigneusement entassé. Le mal que se donnent les gens.

Meuglements. Tintements de cloches.

TRAPS. Des vaches. Manquait plus que ça. Vraiment la campagne. Belle soirée d'été, le soleil encore haut dans le ciel, demain le jour le plus long. Peut-être qu'on peut en profiter, parfois on croise des filles très sympas dans un trou pareil, une Louise, une Catherine, comme l'autre jour à Grossbiestringen, c'était une super nuit, Evchen elle s'appelait. La villa, entourée de hêtres et de sapins, un assez grand jardin devant, bien bien, vers la route des fruitiers, des carrés de légumes, partout des fleurs. Bizarre, qu'ils prennent des hôtes ici, on dirait une sorte de pension. Des gens qui ont méchamment besoin de fric.

Le grincement d'une porte de jardin.

TRAPS. Personne en vue. Des allées de gravier. Ohé !

LE JUGE. Vous désirez ?

TRAPS. Monsieur Werge ?

LE JUGE. C'est moi.

TRAPS. Je m'appelle Traps, Alfredo Traps !

LE JUGE. Enchanté.

TRAPS. On m'a dit qu'on pouvait dormir chez vous. Je suis en panne.

LE JUGE. On peut.

TRAPS. Et combien demandez-vous ?

LE JUGE. Rien.

TRAPS. Rien ? Eh bien ça alors. Vous devez être le Père Noël en chair et en os ?

LE JUGE. Approchez. Venez dans la véranda.

Des voix.

LE PROCUREUR. En voilà un. Il était grand temps !

L'AVOCAT. Quel bol ! On dirait que c'est un industriel.

LE PROCUREUR. Taratata, un voyageur de commerce.

PILET. Bien.

TRAPS. Oh, mais je dérange.

LE JUGE. Vous ne dérangez pas du tout. Je suis seul, mon fils se trouve aux Etats-Unis, alors je suis content d'héberger un hôte de temps à autre.

TRAPS. Mais vous avez déjà des hôtes.

LE JUGE. Des amis. Retraités, comme moi-même. Venus s'installer au village pour la douceur du climat. Nous faisons une petite soirée entre hommes, avec dîner. Je vous invite à participer.

TRAPS. Participer ? Mais une hospitalité pareille, ça n'existe plus nulle part. Un vrai conte de fées.

LE JUGE. Puis-je faire les présentations : un procureur à la retraite...

LE PROCUREUR. Mon nom est Zorn.*

TRAPS. Très heureux.

LE JUGE. Un avocat à la retraite...

L'AVOCAT. Permettez : Kummer.*

TRAPS. Le plaisir est pour moi.

LE JUGE. Monsieur Pilet.

TRAPS. Enchanté.

PILET. Bien.

LE JUGE. Voici Monsieur Traps, Simone. Il passe la nuit ici.

SIMONE. Et dans quelle chambre, Monsieur Werge ?

LE JUGE. Mais Simone, c'est ce que nous avons d'abord à découvrir.

SIMONE. Je comprends.

LE JUGE. Nos invités, Monsieur Traps, vont en effet selon leurs qualités dans la chambre qui leur correspond.

TRAPS. Idée originale.

LE JUGE. Désirez-vous un peu de vermouth ?

TRAPS. Volontiers.

LE JUGE. Avec un trait de gin ?

* Les noms de ces deux personnages signifient pour le premier colère (Zorn) et pour le deuxième souci, chagrin (Kummer). NdT

TRAPS. Je ne sais vraiment pas comment j'ai mérité tout ça.

LE JUGE. C'est que par votre visite, vous nous rendez un service.

TRAPS. Un service ?

LE JUGE. Vous pouvez participer à notre jeu.

TRAPS. Volontiers. Et de quel jeu s'agit-il ?

Rires embarrassés.

L'AVOCAT. Un jeu un peu particulier.

TRAPS. Je vois – ces messieurs jouent de l'argent – alors je serai des vôtres avec plaisir.

LE PROCUREUR. Non – ce n'est pas ça, notre jeu.

TRAPS. Non ?

Rires embarrassés.

LE JUGE. Il consiste en ceci que le soir, nous jouons nos anciens métiers.

TRAPS. Vos anciens métiers.

LE PROCUREUR. Nous jouons au tribunal.

TRAPS *rit*. Carrément inquiétant.

LE JUGE. En général, nous traitons les procès historiques célèbres, le procès Socrate, le procès Jésus, le procès Jeanne d'Arc, le procès Dreyfus, aussi l'incendie du Reichstag récemment, ou nous assignons différentes personnalités historiques.

L'AVOCAT. C'est ainsi qu'hier, nous avons déclaré Frédéric le Grand irresponsable et l'avons placé en détention.

TRAPS. C'est vraiment un jeu singulier.

PILET. Bien, non ?

LE PROCUREUR. Le plus beau, c'est évidemment quand nous jouons sur la matière vivante.

TRAPS. Je peux imaginer.

LE JUGE. C'est d'ailleurs pour cela que des invités ont, de temps en temps, l'amabilité de se mettre à notre disposition.

TRAPS. Bien sûr, cela va de soi.

LE JUGE. Mais vous n'êtes pas obligé de jouer, mon cher Monsieur Traps.

TRAPS. Evidemment que je vais jouer.

LE JUGE. Un whisky ou une vodka ?

TRAPS. Whisky.

L'AVOCAT. Cigarette ?

TRAPS. Merci beaucoup.

L'AVOCAT. Du feu ?

TRAPS. J'en ai. Dunhill. Cadeau de ma femme.

LE PROCUREUR. Pour ce qui est de votre rôle maintenant, très cher Monsieur Traps, il n'est pas difficile à jouer, n'importe quel balourd en est capable.

TRAPS. Alors là je suis curieux de voir ça.

LE JUGE. Le juge, le procureur et l'avocat, nous les avons déjà, ce sont d'ailleurs des fonctions qui nécessitent une connaissance de la matière et des règles du jeu. Seul le rôle de l'accusé est vacant. Pour autant, vous n'êtes en aucune façon contraint de jouer, je tiens à le souligner encore une fois.

TRAPS. Quel crime suis-je donc censé avoir commis ?

LE PROCUREUR. Un point sans importance, mon ami. Il y a toujours un crime à trouver.

Rires feutrés.

TRAPS. Alors là je me réjouis de voir ça.

L'AVOCAT. Monsieur Traps, comme vous avez maintenant décidé de participer au jeu, je dois avoir un petit entretien sérieux avec vous.

TRAPS. Avec moi ?

L'AVOCAT. Après tout je suis votre avocat.

TRAPS. C'est gentil de votre part.

L'AVOCAT. Venez, nous allons déguster dans la salle à manger le porto qu'il y a ici. Il est vieux, vous devez le découvrir.

Des pas.

L'AVOCAT. Une belle salle à manger, n'est-ce pas ? La grande table ronde dressée de la façon la plus festive, des chaises solennelles avec de hauts dossiers, de sombres tableaux aux murs, de vraies antiquités, pas de ces trucs insensés que l'on peint aujourd'hui, venant de la véranda le bavardage de ces messieurs, par les fenêtres ouvertes vibre la lumière du soir, passe le gazouillis des oiseaux, sur cette petite table il y a des bouteilles, d'autres encore sur la cheminée, les bordeaux couchés dans des corbeilles. Venez, venez, c'est encore une ambiance chaleureuse, encore de la poésie douillette, nous allons donc remplir deux petits verres de porto et trinquer à tout ça.

Ils trinquent.

TRAPS. Excellent.

L'AVOCAT. N'est-ce pas ? Le mieux est de me confier votre crime sans attendre, ainsi je puis garantir que nous nous en tirerons au tribunal. Le long procureur décharné à monocle a certes près de quatre-vingt-dix ans, mais il est toujours en possession de ses facultés mentales, c'était autrefois une pointure mondialement connue, et puis notre hôte est très sévère et peut-être même tatillon en tant que juge. Vous voyez, la situation n'est pas sans danger. Mais néanmoins, j'ai réussi à tirer d'affaire la plupart des cas, une fois seulement, pour un vol avec homicide, il n'y a vraiment rien eu à sauver. Mais le vol avec homicide n'entre pas en ligne de compte pour vous, comme je vous sens, ou si ?

TRAPS *rit*. Je n'ai malheureusement commis aucun crime, cher Maître. Bizarre quand même que le procureur porte un monocle. Ce genre de truc est au fond passé de mode. Santé !

L'AVOCAT. Santé. Alors je me félicite d'avoir un lorgnon. Vous vous sentez innocent, Monsieur Traps ?

TRAPS. Allons, mais enfin ! Ai-je l'air d'un criminel ?

L'AVOCAT. Mmh. Alors bon. Avant tout, soupesez chaque mot, ne bavardez pas à tort et à travers, sous peine de vous voir condamné à de longues années de réclusion sans qu'on puisse rien y faire.

TRAPS *rit*. D'accord, d'accord. Un jeu de société réjouissant, je dois bien le dire.

L'AVOCAT. Voilà les autres. Mettons-nous à table. Simone veut servir.

LE PROCUREUR. Qu'est-ce qu'on mange ?

SIMONE. De la soupe à la tortue.

PILET. Bien.

TOUS. Béni soit le repas !

On lape la soupe.

LE PROCUREUR. Bon ? Accusé, qu'avez-vous à produire ? J'espère un beau, un magistral meurtre.

L'AVOCAT. Je me dois de protester, cher procureur. Mon client est un accusé sans crime, une rareté de la justice. Il est innocent, totalement innocent.

LE JUGE. Allons bon ?

LE PROCUREUR. Innocent ?

PILET, *d'une voix sourde*. Hein ?

LE JUGE. Ce n'est encore jamais arrivé.

LE PROCUREUR. Nous devons examiner ça. Ce qui ne peut exister n'existe pas.

TRAPS *rit*. Allez-y, Monsieur le Procureur !

SIMONE. Des truites, messieurs, et avec ça un petit Neuchâtel léger et pétillant.

L'AVOCAT. Mon entrée préférée !

PILET. Bien.

LE PROCUREUR. Votre âge, Monsieur Traps ?

TRAPS. Quarante-cinq.

LE PROCUREUR. Votre profession ?

TRAPS. Représentant général.

LE PROCUREUR. Parfait. Vous avez été victime d'une panne ?

TRAPS. Par hasard, pour la première fois depuis un an.

LE PROCUREUR. Ah, et il y a un an ?

TRAPS. Eh bien, je conduisais encore la vieille voiture. Une Citroën 1939, alors que maintenant je possède une Studebaker, modèle spécial laqué rouge.

LE PROCUREUR. Studebaker ? Eh, intéressant ! Et seulement depuis peu ? Vous n'étiez donc pas représentant général auparavant ?

TRAPS. Un pur et simple voyageur de commerce en textiles.

LE PROCUREUR. La conjoncture.

SIMONE. Monsieur désire-t-il du beurre fondu avec sa truite ou de la mayonnaise ?

TRAPS. De la mayonnaise.

L'AVOCAT, *à voix basse*. Encore une fois, Monsieur Traps, faites attention !

Chacune des questions du procureur a sa signification cachée.

TRAPS. Messieurs, je dois dire que je considérais jusqu'à présent les soirées de la Schlaraffia comme le comble du comique, de ce que je connais, mais cette soirée entre hommes est encore plus cocasse.

LE PROCUREUR. Ah, vous êtes à la Schlaraffia ? Révélateur. Quel est donc votre surnom là-bas ?

TRAPS, *fier*. Marquis de Casanova.

PILET. Bien.

LE PROCUREUR. Peut-on établir un lien entre votre surnom et votre vie privée ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Prenez garde ! *A voix haute*. Salade de chicorée, s'il vous plaît !

TRAPS. Cher Monsieur le Procureur, dans une certaine mesure seulement. Je suis rigoureusement marié, père de quatre enfants, et lorsqu'il m'arrive quelque chose d'extraconjugal avec des femmes, c'est juste fortuitement et sans ambition.

SIMONE. Encore un petit verre de Neuchâtel ?

TRAPS. Il est magnifique.

LE JUGE. Cher Monsieur Traps, auriez-vous peut-être la bonté de bien vouloir présenter à l'assemblée ici réunie votre vie à grands traits ? Puisque nous avons décidé de vous juger en tant que notre cher invité et pécheur et, si tout va bien, de vous boucler pour des années, il n'est que normal de prendre connaissance d'éléments détaillés, privés, intimes, d'histoires de femmes, si possible salées et épicées.

LES AUTRES. Racontez, racontez !

PILET, *d'une voix sourde*. Un jour nous avons eu un souteneur à table, Monsieur Traps, il a raconté les histoires les plus passionnantes et les plus célèbres de son métier et avec tout ça, il s'en est tiré avec seulement quatre ans de réclusion. C'était bien.

TRAPS. Que peut-il bien y avoir à raconter sur moi. Je n'ai rien d'un souteneur. Je mène une vie ordinaire, messieurs, une vie banale, je tiens à l'avouer tout de suite. Prospérité.

LES AUTRES. Prospérité !

On entrechoque les verres.

SIMONE. Champignons à la crème, messieurs, et avec ça un Châteauneuf du Pape.

PILET. Bien.

LE JUGE. Bon, Monsieur Traps, l'atmosphère de recueillement nécessaire au récit de votre vie est en place.

TRAPS. Je suis passé par une rude jeunesse. Mon père était ouvrier dans une usine, un prolétaire, tombé dans les hérésies de Marx et Engels, un homme aigri,

sans joie, qui ne s'est jamais soucié de moi. Une mère blanchisseuse, vieillie avant l'âge. Je n'ai pu fréquenter que l'école primaire, que l'école primaire.

LE PROCUREUR. Intéressant. Que l'école primaire. Mais vous vous êtes élevé à la force du poignet, monseigneur.

TRAPS. Je pense bien. Il y a encore dix ans, je n'étais rien qu'un colporteur qui allait de maison en maison avec une petite valise. Bosser dur, trotter, passer les nuits dans des meules de foin, des auberges douteuses. Dans ma branche j'ai commencé en bas, tout en bas. Et maintenant, messieurs, si vous voyiez mon compte en banque. Je ne veux pas me vanter, mais l'un d'entre vous a-t-il une Studebaker ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Soyez donc prudent !

LE PROCUREUR. Et comment cela est-il arrivé ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Faites attention et ne parlez pas autant.

TRAPS. J'ai repris la représentation exclusive de l'hephaïston sur ce continent.

LE JUGE. Hephaïston ? Un voile de mystère pour moi.

TRAPS. Et pourtant vous y êtes presque, honorable hôte et juge. Vous dites vous-même « un voile ». S'il existe aujourd'hui le nylon, le perlon, le myrlon, des tissus synthétiques dont cette honorable Cour a sans doute entendu parler, il existe aussi l'hephaïston, le roi des tissus synthétiques, indéchirable, transparent, et pourtant un bienfait en particulier pour les rhumatisants, utilisable aussi bien dans l'industrie que dans la mode, aussi bien pour la guerre que pour la paix, le tissu parfait pour les parachutes et en même temps la matière la plus excitante pour les nuisettes des belles, comme je l'ai appris par mes propres recherches.

LES AUTRES. Oho !

LE JUGE. Par vos propres recherches !

PILET. Bien.

SIMONE. Rognons de veau rôtis, artichauts et un St-Julien-Médoc 1927 bien chambré.

TRAPS. Un festin.

LE PROCUREUR. Je pense bien. Notre hôte fait les courses lui-même, le vieux gnome et gourmand. Mais où en êtes-vous aujourd'hui ? Examinons, éclairons, étudions le cas plus avant. Comment êtes-vous arrivé professionnellement à un poste aussi lucratif ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Attention. Là ça devient dangereux.

TRAPS. Ça n'a pas été facile. D'abord j'ai dû vaincre Gygax et ce fut un rude travail.

LE PROCUREUR. Eh, ce Monsieur Gygax, de qui s'agit-il encore ?

TRAPS. Mon ancien chef. Bon sang, le bordeaux paraît grandiose, à en croire le bouquet.

LE PROCUREUR. Bon, très cher, Monsieur Gygax se porte bien ?

TRAPS. Il est mort l'an dernier.

L'AVOCAT, *à voix basse*. Mais vous êtes devenu fou ?

LE PROCUREUR. Mort ! Ainsi nous aurions débusqué notre cadavre, et c'est finalement l'essentiel. Messieurs, forts de cette découverte, goûtons le St-Julien-Médoc.

Tintements de verres.

LE PROCUREUR. Venons-en maintenant à notre mort, qui pointe à l'horizon. Peut-être y a-t-il même un petit meurtre à dénicher, que notre cher Traps pourrait avoir commis pour son plaisir et pour le nôtre.

TRAPS, *en riant*. Je suis au regret, messieurs, je suis au regret.

Rires.

LE PROCUREUR. Ne renonçons pas. Récapitulons. Monsieur Gygax est mort il y a un an ?

TRAPS. Il y a huit mois.

LE PROCUREUR. Après que vous ayez obtenu son poste ?

TRAPS. Peu avant.

LE PROCUREUR. Eh, et de quoi est-il donc mort ?

TRAPS. Une histoire de cœur.

LE PROCUREUR. Parfait, pour l'instant, je n'ai pas besoin d'en savoir plus.

L'AVOCAT, *à voix basse*. Risqué, Traps, Risqué. Croyez-moi, j'ai mon expérience : c'est souvent avec des histoires de cœur que le procureur vous met la corde au cou.

LE PROCUREUR. Quel âge a atteint le défunt, cher Monsieur Traps ?

TRAPS. Cinquante-deux ans. Puis-je demander encore un peu de sauce ?

LE JUGE. Dans le fleur de l'âge.

L'AVOCAT, *à voix basse*. Et vous avouez tout ça avec la plus grande sérénité ?

TRAPS, *en riant*. Pas de panique, mon cher Maître, une fois que l'interrogatoire aura commencé, je serai sur le qui-vive.

Silence.

L'AVOCAT. Malheureux, qu'entendiez-vous par là : une fois que l'interrogatoire aura commencé ?

TRAPS. Quoi ? Aurait-il déjà commencé ?

Rires.

LE JUGE. Il ne l'a pas remarqué, il ne l'a pas remarqué.

PILET. Bien.

TRAPS, *déconcerté*. Messieurs, excusez-moi, j'imaginai le jeu plus solennel, plus digne, plus formel, davantage salle d'audience.

LE JUGE. Très cher Monsieur Traps, votre visage consterné à l'instant était impayable. Notre façon de rendre la justice vous paraît saugrenue et par trop joviale. Mais vous voyez, très estimé monsieur, nous quatre à cette table sommes retraités et nous nous sommes libérés du fatras superflu des formules, procès-

verbaux, gribouillages, lois et tout ce fourbi qui encombre nos salles d'audience.

Nous jugeons sans considération des lamentables Codes et articles de loi.

TRAPS. Sans articles de loi ! Idée grandiose !

L'AVOCAT. Messieurs, je vais prendre l'air avant d'en arriver au poulet et au reste, une petite promenade de santé et une cigarette font du bien. J'invite Monsieur Traps à m'accompagner.

TRAPS. Mais volontiers, Maître.

L'AVOCAT. Passons par la véranda et sortons dans la nuit qui enfin est tombée, chaude et majestueuse. Ma veine poétique, mon ami. Donnez-moi le bras.

TRAPS. Je vous en prie.

L'AVOCAT. Une cigarette.

TRAPS. Mon Dieu, quelle rigolade c'était là-dedans.

L'AVOCAT. Cher ami, avant que nous rentrions et attaquions le poulet, permettez-moi de vous dire sérieusement un mot, que vous devriez prendre à cœur. Vous m'êtes sympathique, jeune homme, j'éprouve de la tendresse pour vous, je veux vous parler comme un père : nous sommes royalement en train de perdre notre procès dans les grandes largeurs.

TRAPS. La poisse. Mais soyez prudent. Ici je flaire un étang, un banc de pierre, asseyons-nous.

L'AVOCAT. Des étoiles se reflètent dans l'eau, la fraîcheur monte. On en a besoin par cette nuit d'été. Du village, des notes d'accordéon et des chants, même un cor des Alpes commence solennellement à retentir.

TRAPS. L'Association des éleveurs de petit bétail fait la fête. Ce que j'ai ri. Un jeu de société vraiment trop drôle. A la prochaine réunion de la Schlaraffia, il faut absolument introduire ça.

L'AVOCAT. N'est-ce pas ? On revit. J'ai dépéri, cher ami, lorsque j'ai pris ma retraite et que, soudain sans occupation, j'étais censé savourer la vieillesse dans ce patelin. Que se passe-t-il ici ? Rien, on ne sent pas le foehn, c'est tout. Un climat sain. Risible sans occupation de l'esprit. Le procureur était à l'article de la mort, chez notre hôte on soupçonnait un cancer de l'estomac, c'était ça, le résultat.

Alors nous avons eu l'idée de mettre en place ce jeu et hop ! – il est devenu notre fontaine de jouvence, les hormones se sont remises en marche, l'ennui a disparu, énergie, jeunesse, élasticité, appétit ont redémarré. Nous jouons au jeu chaque semaine, avec les invités du juge, qui campent nos accusés, tantôt des colporteurs, tantôt des vacanciers, et avant-hier nous avons même eu le privilège de condamner un parlementaire à vingt ans de réclusion, seul mon art lui a évité l'échafaud.

TRAPS, *en riant*. L'échafaud ! Vous avez de ces plaisanteries.

L'AVOCAT. Et pourquoi ?

TRAPS. Mais la peine de mort est abolie !

L'AVOCAT. Dans la justice d'Etat, mais nous avons affaire ici à une justice privée et nous l'avons réintroduite : c'est justement la possibilité de la peine de mort qui rend notre jeu si excitant.

TRAPS. Alors en fait vous devriez aussi avoir un bourreau.

L'AVOCAT. Nous l'avons, nous l'avons : Monsieur Pilet.

TRAPS, *effaré*. Pilet ? Celui qui dit toujours « bien » ?

L'AVOCAT. Il a été l'un des plus remarquables, des plus habiles de la contrée, maintenant aussi à la retraite, mais il est toujours performant dans son art.

Qu'avez-vous donc ?

TRAPS, *avec difficulté*. Je ne sais pas. *Il éclate soudain de rire*. J'ai eu peur tout à coup. Mais c'est absurde. La soirée serait moins drôle et divertissante sans bourreau, et je me réjouis vraiment de pouvoir bientôt raconter par le menu l'aventure à la Schlaraffia, où l'on fera sûrement aussi venir un jour le bourreau, contre de petits honoraires et un défraiement – vous entendez ?

L'AVOCAT. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

TRAPS, *apeuré*. Mais c'était un cri !

L'AVOCAT. Un cri ?

TRAPS. Dans la maison.

L'AVOCAT. Ah, c'était Tobias

TRAPS. Et qui est Tobias ?

L'AVOCAT. Il a empoisonné son épouse.

TRAPS. Son – épouse ?

L'AVOCAT. C'est pourquoi nous l'avons condamné il y a cinq ans à la réclusion à perpétuité. En fait, il aurait vraiment mérité la peine de mort, mais il est totalement irresponsable.

TRAPS. Il y a cinq ans. Et il est toujours ici ?

L'AVOCAT. En invité. Lorsque nous n'avons pas d'autres invités, il joue les différentes personnalités historiques. Pas plus tard qu'hier il était Frédéric le Grand. Là, il est en congé, puisque vous êtes arrivé. Il dort dans une chambre pour les perpétués, il est juste un peu agité pendant la nuit, sinon une personne tout à fait charmante.

TRAPS. Dans une chambre pour les perpétués ?

L'AVOCAT. C'est ainsi que nous appelons les chambres pour ceux des invités que nous condamnons à la réclusion à perpétuité. Nous avons une chambre pour chaque type de peine.

TRAPS *rit*. De nouveau tombé dans le panneau. J'ai de nouveau eu peur. C'est vraiment une maison trop bizarre.

L'AVOCAT. Confidence pour confidence, vous avez tué Gygax, pas vrai ?

TRAPS. Moi ?

L'AVOCAT. Oui, puisqu'il est mort.

TRAPS. Mais je n'y suis pour rien.

L'AVOCAT. Mon cher jeune ami, je comprends vos scrupules. Parmi les crimes, les meurtres sont les plus pénibles à avouer. Cependant vous pouvez vous confesser à moi sans crainte, je connais la vie et j'ai pour vous une totale compréhension.

TRAPS. Mais je n'ai rien à avouer du tout !

L'AVOCAT. Allons, allons ! Qu'est-ce que ça veut dire encore ! On doit avouer, qu'on le veuille ou non, et l'on a toujours quelque chose à avouer. Eh bien alors, cher ami, sans minauder ni barguigner et sans prendre de gants, comment avez-vous tué Gygax ?

TRAPS. Mon cher Maître, le charme particulier de ce jeu – si je peux en tant que débutant et très humblement exprimer mon avis – tient au fait qu’il vous met mal à l’aise et vous donne la chair de poule. Le jeu menace de basculer dans la réalité. On se demande tout à coup, suis-je un criminel ou non, ai-je tué le vieux Gygax ou non ? On finit sens dessus dessous, ça se passe comme au cinéma, c’est ce qu’il y a d’excitant, alors confiance pour confiance : je suis vraiment innocent dans la mort du vieux gangster.

L’AVOCAT. Bon, soit. Innocent. Espérons-le. Venez, retournons dans la maison, dans la salle à manger, où le poulet est déjà servi et où le Château Pavie 1921 pavoise sombrement dans les verres.

Brouhaha de voix. Rires.

LE PROCUREUR. Vous voilà de retour.

LE JUGE. Enfin.

PILET. Bien.

LE PROCUREUR. Le poulet est épatant.

LE JUGE. Cuisiné selon une recette secrète de Simone.

LE PROCUREUR. Croustillant.

LE JUGE. Asseyez-vous, messieurs, nous nous léchons déjà les babines.

LE PROCUREUR. Une question, très cher et très honorable accusé, une question : vous nous avez raconté tout à l’heure que Monsieur Gygax était mort d’une histoire de cœur. Est-ce vraiment vrai ?

TRAPS, *hilare*. Vraiment, Monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. La main sur le cœur ?

TRAPS. Mais oui.

LE PROCUREUR. Ce Gygax, ne l’avez-vous pas plutôt – empoisonné ?

TRAPS, *en riant*. Non, rien de tel.

LE PROCUREUR. Alors, disons : abattu ?

TRAPS. Non plus.

LE PROCUREUR. Arrangé un accident de voiture ?

Rires.

L'AVOCAT, à voix basse. Attention ! C'est un piège.

TRAPS. Pas de bol, Monsieur le Procureur, vraiment ! Gygax est mort d'un infarctus, et ce n'était même pas le premier qu'il ait eu, des années plus tôt déjà le vieux filou s'était fait ramasser, je le sais de source sûre.

LE PROCUREUR. Eh, et par qui ?

TRAPS. Par sa femme, Monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. Par sa femme ?

L'AVOCAT, à voix basse. Attention ! Au nom du ciel.

TRAPS. Messieurs, ce Château Pavie 1921 dépasse mes espérances. J'en suis déjà au quatrième verre. Mais pour que cette honorable Cour n'aille pas croire que je dissimule quelque chose, je vais dire la vérité et m'en tenir à la vérité, même si l'avocat me chauffe les oreilles avec ses « attention ». En si aimable et si sympathique compagnie, il n'y a aucune raison de se gêner, on y supporte aussi la vérité, il me semble. C'est que j'ai eu une histoire avec Madame Gygax. Eh oui, le vieux gangster était souvent en voyage et négligeait de la plus cruelle des façons sa petite dame gironde et affriolante, alors de temps à autre je devais jouer le consolateur sur le canapé du salon de Gygax et plus tard quelquefois dans le lit conjugal, c'est le cours des choses et la marche du monde.

Explosion de rires.

LE JUGE. Un aveu, un aveu !

PILET. Bien.

L'AVOCAT. Quel égarement !

TRAPS. Messieurs, qu'est-ce qui vous fait rire ?

LE JUGE. Il ne comprend pas, il ne comprend pas !

LE PROCUREUR. Monsieur Traps, êtes-vous toujours lié avec Madame Gygax ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Attention ! C'est une question décisive.

TRAPS. Depuis la mort de Gygax, je n'ai plus rendu visite à la petite dame. Je n'allais quand même pas discréditer cette brave veuve.

Explosion de rires.

L'AVOCAT, *furieux*. Dans le panneau ! Evidemment.

PILET. Ça sent la condamnation à mort, ça sent la condamnation à mort !

SIMONE. Fromage.

TRAPS. Dans le panneau ? Messieurs, pourquoi donc ? Elle est rude, la vie des affaires, je l'admets, ce que tu me fais je te le fais, celui qui veut être plus gentleman qu'un gentleman, il y passe. En fin de compte j'ai une famille. Je ramasse de l'argent à la pelle, mais aussi je trime comme dix éléphants, chaque jour j'avale mes six cents kilomètres avec ma Studebaker. Que voulez-vous, il se trouve que la vie des affaires est un ring et la vie privée, un carrousel. Un jour on succombe à une tentation, un jour non ; un jour il y a un petit adultère, un jour non, c'est une pure question de hasard, personne ne peut me reprocher quoi que ce soit.

LE PROCUREUR. On verra, on verra !

LE JUGE. Messieurs. Pour fêter cette soirée, nous ouvrons une bouteille de Château Margot 1914. Le bouchon est encore intact. Humons-le, admirons-le, confions-le solennellement à Monsieur Traps en souvenir des heures magnifiques que nous passons en sa présence. Goûtons le vin !

TRAPS. Merveilleux.

PILET. Bien.

LE JUGE. Messieurs, l'audition de notre cher accusé semble close. J'invite le procureur à prononcer son petit réquisitoire.

L'AVOCAT. Très bien, Monsieur Traps, écoutons ce réquisitoire. Vous allez être étonné de tout ce que vous vous êtes mis sur le dos par vos réponses

inconsidérées. N'en perdez pas la tête pour autant, j'arriverai bien à vous sortir du pétrin. Tête haute ! La concentration s'impose, le recueillement intérieur. Tout est calme dehors, du village viennent juste encore quelques notes lointaines d'accordéon, un chant d'hommes « A la fontaine devant la porte », que cela ne nous perturbe pas.

Au loin, un chant d'hommes.

LE PROCUREUR. Le côté réjouissant de notre soirée entre hommes, sa réussite, chers amis, est sans doute que nous avons débusqué un meurtre perpétré avec un tel raffinement qu'il a tout naturellement échappé avec brio à notre justice d'Etat.

TRAPS. Un meurtre ? Bon, alors écoutez ! *Il éclate de rire.* Une magnifique plaisanterie ! Maintenant je comprends l'histoire ! On veut me persuader que j'ai commis un meurtre ! Non non, Messieurs, avec moi vous n'avez aucune chance.

LE PROCUREUR. Il s'agit maintenant de le prouver, d'autant plus que l'accusé se considère encore comme innocent. Mais on peut dire une chose : c'est un événement réjouissant, la découverte d'un meurtre, qui fait bondir nos cœurs, nous met face à de nouvelles tâches, décisions et obligations, et je me dois donc avant tout de féliciter notre cher et honorable coupable puisque sans coupable, il n'est guère possible de découvrir un meurtre, de faire régner la justice. A la santé spécialement, donc, du modeste Alfredo Traps, qu'un sort bienveillant a conduit parmi nous.

Cris de joie. Tintements de verres.

TOUS. Vive Alfredo Traps !

TRAPS. Messieurs, l'amour avec lequel vous me fêtez me touche. Je n'ai pas honte de mes larmes, c'est ma plus belle soirée.

LE PROCUREUR. Moi aussi, j'ai la larme à l'œil.

TRAPS. Procureur, cher, cher ami !

LE PROCUREUR. Accusé, cher, cher Traps.

TRAPS. Tutoyons-nous.

LE PROCUREUR. Je m'appelle Kurt. A ta santé, Alfredo !

TRAPS. A ta santé, Kurt !

LE PROCUREUR. Je repense avec horreur au temps où, au service de l'Etat, nous devons accomplir un triste labeur. Comme tout cela a changé. Autrefois nous courions d'une affaire à l'autre, aujourd'hui nous débattons avec disponibilité, tranquillité, jovialité, nous apprenons à aimer l'accusé, sa sympathie nous va droit au cœur, fraternisation de part et d'autre. Et c'est bien ainsi, car la justice, chers amis, est quelque chose de gai, de léger, et non quelque chose de terrible, de terrifiant, comme la justice publique l'est devenue.

TRAPS. Vive la justice !

LES AUTRES. Vive la justice !

LE PROCUREUR. Permits-moi donc, après ce toast, d'apprécier les faits. Je crois avoir touché le mot juste, car mon réquisitoire n'entend pas être un discours terrifiant, qui pourrait gêner notre ami, mais une appréciation qui lui présente son crime, le fait éclore, l'amène à la conscience : ce n'est que sur le socle pur de la connaissance qu'il est possible d'ériger le monument sans faille de la justice.

TRAPS. Comme dans un conte de fées, exactement comme dans un conte de fées !

LE PROCUREUR. Alors que s'est-il passé ? Comment ai-je découvert que l'on pouvait louer notre cher ami pour un meurtre, et pas seulement un meurtre ordinaire, non, un meurtre virtuose, perpétré sans effusion de sang, sans moyens tels que poison, pistolets et autres ?

TRAPS. Alors là, je suis curieux de voir ça.

LE PROCUREUR. En tant que professionnel, je dois absolument partir du principe qu'un crime peut guetter derrière chaque événement, derrière chaque personne.

TRAPS. Oho !

LE PROCUREUR. La première intuition, je la dois au fait que notre représentant général conduisait il y a un an encore une vieille Citroën et se pavane maintenant en Studebaker.

TRAPS. Mais alors le pays tout entier devrait fourmiller de meurtriers !

LE PROCUREUR. Je sais bien sûr que nous vivons une période de forte conjoncture, et l'intuition restait donc vague, plutôt comparable à un sentiment, d'être face à un événement réjouissant, face pour être précis à la découverte d'un meurtre. Que notre cher ami ait dû reprendre le poste de son chef, qu'il ait dû évincer le chef, que le chef soit mort, tous ces faits n'étaient pas encore des preuves, mais seulement des éléments qui renforçaient, fondaient le sentiment en question. Le soupçon, logiquement étayé, n'a surgi que lorsqu'on a appris de quoi ce chef fabuleux était mort : d'un infarctus. Là, il s'agissait d'évaluer, de combiner, de mobiliser la perspicacité, le flair, de procéder avec discrétion, de traquer la vérité, de percevoir l'ordinaire comme étant l'extraordinaire, de voir le certain dans l'incertain, des silhouettes dans le brouillard, de croire à un meurtre, précisément parce qu'il semblait absurde de supposer un meurtre.

TRAPS. D'ailleurs c'est absurde.

LE PROCUREUR. Examinons brièvement la matière à disposition. Esquissons un portrait du défunt. Nous en savons peu sur lui, ce que nous savons, nous le devons aux propos de notre sympathique invité. Monsieur Gygax était le représentant général du tissu synthétique hephaïston, auquel nous accordons volontiers toutes les agréables propriétés que notre très cher Alfredo lui attribue. C'était un homme, pouvons-nous déduire, qui allait droit au but, exploitait ses subalternes comme une brute, qui s'y entendait pour faire des affaires, même si les moyens avec lesquels il faisait ces affaires étaient souvent plus que douteux.

TRAPS. C'est exact, le filou est parfaitement campé.

LE PROCUREUR. Nous pouvons en outre conclure que vis-à-vis de l'extérieur, Monsieur Gygax jouait volontiers le costaud, le fier-à-bras, l'homme d'affaires à succès, à la hauteur de toutes les situations et auteur de toutes les combines, raison pour laquelle il gardait aussi très soigneusement secrète sa grave maladie de cœur,

ici encore nous citons Alfredo, Gygax supportait en réalité ce mal dans une sorte de fureur butée, c'est ce que nous pouvons imaginer, comme une perte de prestige personnel pour ainsi dire.

TRAPS. Magnifique, de la vraie sorcellerie !

L'AVOCAT, *à voix basse*. Taisez-vous donc !

LE PROCUREUR. A quoi s'ajoute que le défunt délaissait sa femme, que nous pouvons imaginer comme une créature affriolante et gironde – tout au moins est-ce ainsi que notre ami s'est à peu près exprimé...

TRAPS. Une belle plante !

LE PROCUREUR. Pour Gygax, seuls comptaient le succès, les affaires, et nous pouvons supposer avec une certaine vraisemblance qu'il était convaincu de la fidélité de sa femme et considérait être un phénomène si extraordinaire et un gaillard si exceptionnel que son épouse n'avait jamais eu ne serait-ce que la plus infime pensée d'adultère, raison pour laquelle ça aurait forcément été un rude coup pour lui s'il avait appris l'infidélité de sa femme avec notre admirable Casanova de la Schlaraffia.

TRAPS. Ça l'a été !

LE PROCUREUR, *surpris*. Ça l'a été ?

L'AVOCAT, *à voix basse*. Arrêtez donc de parler à tort et à travers, bonté divine. Vous venez de dire quelque chose de très dangereux.

LE PROCUREUR. Hé, comment donc l'a-t-il appris, le vieux pécheur ? Son affriolante petite femme lui a fait des aveux ?

TRAPS. Pour ça, elle craignait trop méchamment ce gangster.

LE PROCUREUR. Gygax a-t-il découvert lui-même le pot aux roses ?

TRAPS. Pour ça, il était trop imbu de sa personne.

LE PROCUREUR. Aurais-tu fait toi-même des aveux, mon cher ami et Don Juan ?

TRAPS. Répondre à cette question, Kurt, est gênant.

L'AVOCAT. Je rends Monsieur Traps attentif au fait qu'il n'est pas obligé de répondre à cette question.

LE JUGE. Bien sûr que Traps n'y est pas tenu.

LE PROCUREUR. Accordé.

TRAPS. Honorable Cour. La perspicacité de Monsieur le Procureur mérite quelque contrepartie. Seul joue correctement celui qui prend le jeu au sérieux, cela vaut aussi pour notre jeu. Je n'ai pas peur de la vérité. J'admets qu'un de mes amis a informé Gygax et que j'ai convaincu mon ami de le faire. Je n'aime pas les cachotteries, ni là ni à l'époque, quand j'avais cette relation avec Käthi.

D'abord silence. Puis rires homériques.

LE PROCUREUR. Un aveu, un magnifique aveu.

PILET. Bien.

L'AVOCAT. Trop bête, simplement trop bête.

TRAPS. Mais qu'avez-vous donc, messieurs ? Vous dansez comme des fous à travers la pièce !

LE PROCUREUR. Messieurs, permettez que de plaisir je grimpe sur la chaise, afin de poursuivre mon discours avec hauteur. Le cas est clair, l'ultime certitude acquise. Considérons l'honorable meurtrier. A ce gangster de chef, Alfredo était donc livré. Pendant la guerre encore, il était colporteur, même pas ça, sans brevet, nous nous figurons un vagabond avec des textiles illégaux, un petit trafiquant, et voilà qu'il avait progressé, fait son nid dans une entreprise, mais qui se repose sur la branche où il s'est enfin hissé lorsqu'au dessus de lui, vers le sommet, pour parler en termes poétiques, se présentent d'autres branches avec des fruits encore meilleurs ? Soit, il gagnait bien sa vie, courait d'un magasin de textile à l'autre, la Citroën n'était pas mal, mais de toutes parts notre cher Alfredo voyait de nouveaux modèles surgir, filer comme l'éclair, foncer sur lui et le dépasser. La prospérité gagnait le pays, qui n'aurait pas voulu en être ?

TRAPS. C'était exactement ça, exactement ça. Je l'admets.

LE PROCUREUR. C'était plus facile à décider qu'à faire. Son chef ne le laissait pas monter, méchant, coriace, il l'exploitait, lui donnait des avances sur de nouveaux contrats, savait s'y prendre pour le ficeler de plus en plus férocement.

TRAPS. Exact, vous ne soupçonnez pas, messieurs, comme le vieux gangster me tenait d'une main de fer.

LE PROCUREUR. Il fallait donc foncer dans le tas.

TRAPS. Et comment !

LE PROCUREUR. Notre cher ami a d'abord agi au plan professionnel. Nous pouvons à peu près nous représenter comment. Considérons sa nature, son caractère. Il s'est mis secrètement en relation avec les fournisseurs de son chef, a tâté le terrain, promis de meilleures conditions, semé la confusion, discuté avec d'autres représentants en textile, conclu des alliances et en même temps des contre-alliances.

TRAPS. Mais que voulez-vous au juste, messieurs, c'est pourtant normal.

LE PROCUREUR. Puis l'idée lui est venue de prendre aussi une autre voie

TRAPS. Une autre voie ?

LE PROCUREUR. Il a démarré une relation avec l'affriolante petite créature, la Madame Gygax. Comment ça s'est fait ? Peut-être était-ce un soir, tard, pouvons-nous penser.

TRAPS. Exact.

LE PROCUREUR. Peut-être en hiver, vers les six heures, alors que la ville était dans toute sa beauté nocturne, avec des réverbères dorés, avec des vitrines illuminées et des cinémas et des publicités lumineuses vertes et jaunes partout, une ville agréable, voluptueuse, attirante.

TRAPS. Dans le mille !

LE PROCUREUR. Par les routes glissantes, il avait roulé avec la Citroën jusqu'au quartier résidentiel où habitait son chef.

TRAPS. Oui, oui, quartier résidentiel.

LE PROCUREUR. Un porte-document sous le bras, des contrats, des échantillons de tissu, il y avait une décision importante à prendre, mais la limousine de Gygax

ne se trouvait pas à sa place habituelle le long du trottoir, néanmoins il a traversé le parc sombre, a sonné, Madame Gygax a ouvert, son mari ne rentrerait pas aujourd'hui et la domestique était sortie, néanmoins que Traps prenne donc un apéritif, elle l'invitait cordialement.

TRAPS. C'est de la sorcellerie, comme tu sais tout ça, sacré Kurt !

LE JUGE. L'entraînement ! Les destins se déroulent tous de même. Ils étaient assis l'un près de l'autre au salon. Ce n'était même pas une tentation, ni du côté de Traps, ni de celui de la dame, c'était une opportunité, qu'il a exploitée. Elle était seule et s'ennuyait, ne pensait à rien de particulier, était contente de parler avec quelqu'un, il faisait agréablement chaud dans l'appartement. Elle était en robe du soir, nous imaginons, ou, mieux encore, en peignoir à fleurs multicolores. Et alors que Traps était assis à côté d'elle et voyait son cou blanc, la naissance de sa poitrine, et qu'elle se mit à bavarder, fâchée contre son mari, déçue, comme notre honorable ami ne manqua pas de le sentir, alors seulement il comprit qu'il fallait attaquer, lui qui avait déjà attaqué. Et alors il sut bientôt tout sur Gygax : comme sa santé était préoccupante, et comme il était convaincu que sa femme ne le trompait pas, car d'une femme qui veut se venger de son mari on apprend tout, et c'est ainsi qu'il s'engagea dans la relation, car maintenant c'était son projet, car maintenant il s'agissait pour lui d'anéantir son chef par ce moyen aussi, advienne que pourra.

TRAPS. Par ce moyen ?

LE PROCUREUR. C'est ainsi que la méchante histoire se mit en marche, et ainsi vint le moment où il avait tout en main, partenaires commerciaux, fournisseurs, la femme potelée durant la nuit, et ainsi il resserra le nœud coulant, provoqua le scandale.

TRAPS, *lentement, étonné*. Et ainsi je resserrai le nœud coulant ?

LE PROCUREUR. Ensuite vint le moment fatal, l'heure où Gygax apprit tout. Le vieux gangster put encore rentrer chez lui, nous imaginons, plein de rage, bouffées de sueur dans la voiture déjà, douleurs dans la région du cœur, mains tremblantes, panneaux de circulation qui furent ignorés, policiers qui sifflèrent furieusement,

marche laborieuse du garage à la porte de la maison, effondrement, peut-être dès le corridor, alors que l'épouse venait à sa rencontre.

TRAPS, *à voix basse*. Mais ce n'est pourtant pas de ma faute !

LE PROCUREUR. Cela ne dura plus très longtemps, le médecin donna encore de la morphine, puis il y passa, définitivement, encore un rôle insignifiant, des sanglots, Traps à la maison entouré de son épouse, de ses quatre enfants, décroche le téléphone.

TRAPS. Terrible, c'est bien ce qui s'est passé.

LE PROCUREUR. Consternation, jubilation intérieure, ambiance c'est-gagné, trois semaines plus tard Studebaker. Voilà pour les événements. Je récapitule, présente le réquisitoire.

TRAPS. Mon Dieu, que suis-je censé avoir fait ?

LE PROCUREUR. Monsieur Gygax a été assassiné avec méthode.

TRAPS. Avec méthode ?

LE PROCUREUR. L'ami Alfredo a agi *dolo malo*, avec l'intention de nuire. Il a agi en pleine conscience du fait qu'un adultère pouvait toucher mortellement Gygax.

TRAPS. Je ne le savais pas.

Ils se taisent.

LE PROCUREUR. Ah ? Vous ne saviez pas que Gygax était malade, dangereusement malade, qu'une grande émotion, une forte contrariété pouvaient le tuer ?

Ils se taisent.

TRAPS. Je n'ai pas dit ça.

LE PROCUREUR. Que n'avez-vous pas dit ?

TRAPS. J'ai reconnu qu'il était gravement malade, le vieux gangster, mais pas qu'une forte émotion pouvait le tuer.

LE PROCUREUR. Mais en notre agréable compagnie vous ne vouliez pourtant dire que la vérité, cher ami Alfredo.

Ils se taisent.

TRAPS. Bon d'accord. Bien sûr qu'une émotion pouvait le tuer. D'ailleurs c'était une folie d'exercer encore le métier, dans son état. Mais tout à l'heure je me suis juste mal exprimé. Je voulais dire que ma relation avec sa femme n'avait rien à voir avec sa grave maladie.

LE PROCUREUR. Rien ?

TRAPS. Vraiment rien.

LE PROCUREUR. Alors pourquoi avez-vous fait en sorte que Monsieur Gyax soit informé du faux pas de son épouse ?

TRAPS, *sans assurance*. Mais je l'ai déjà dit : parce que je ne supporte pas les cachotteries.

LE PROCUREUR. Cela me réjouit. Un trait de caractère vraiment positif, très cher ami Alfredo. Et qu'en disait Madame Traps ?

TRAPS. Ma femme ?

LE PROCUREUR. Avez-vous aussi fait en sorte que votre épouse soit informée – puisque vous ne supportez pas les cachotteries ?

TRAPS. Je – j'ai des enfants, Monsieur le Procureur, je ne peux quand même pas détruire mon mariage, vous devez le comprendre.

LE PROCUREUR. Mais bien sûr, cher Traps. Madame Gyax n'a donc pas d'enfants ?

Ils se taisent.

LE PROCUREUR. Alors ?

TRAPS, *à voix basse*. Si. Aussi.

LE PROCUREUR. Aussi. Etrange. Mais son mariage, on pouvait le détruire ?

Ils se taisent.

TRAPS, *résolu*. Très bien. Si Monsieur le Procureur tient absolument à le savoir : je voulais détruire son mariage.

LE PROCUREUR. Ah.

TRAPS. Par passion. Parce que j'aime Madame Gygax.

LE PROCUREUR. Je comprends. Casanova enflammé. Mais pourquoi à présent ne rendez-vous plus visite à votre aimée ?

TRAPS, *désespéré*. Maître !

LE PROCUREUR. Il aura l'occasion de parler plus tard. En attendant, il nettoie nerveusement son lorgnon. Répondez plutôt à ma question.

TRAPS. C'est que je devais progresser dans l'entreprise. Coûte que coûte. Mais je ne voulais pas tuer Monsieur Gygax, vraiment pas. Je n'y pensais pas en rêve.

LE PROCUREUR. Vous n'y pensiez pas ? Même pas en rêve ?

TRAPS. Je dis la vérité, je le jure. Croyez-moi donc !

LE PROCUREUR. Mais je vous crois sur parole, très cher ami Alfredo. Je veux juste résoudre certaines contradictions qui sont apparues dans la vérité, rien de plus. Vous n'avez qu'à m'expliquer quel but vous poursuiviez en informant Gygax de votre adultère, et tout est en ordre. Ce n'est pas arrivé par amour de la vérité, ce n'est pas arrivé par amour pour Madame Gygax, alors pourquoi donc est-ce arrivé ?

TRAPS. C'est arrivé – je voulais lui nuire.

LE PROCUREUR. Ça c'est une réponse. Là nous avons franchi un pas. Nuire comment ?

TRAPS, *avec difficulté*. N'importe comment...

LE PROCUREUR. Professionnellement ?

TRAPS. Oui, professionnellement – c'est-à-dire, en fait non, cette affaire n'avait rien à voir avec l'aspect professionnel.

LE PROCUREUR. Alors à sa santé ?

TRAPS. Plutôt. Ça aussi peut-être.

LE PROCUREUR. Tenter de nuire à la santé d'un homme gravement malade signifie bien en réalité tenter de le tuer, vous ne trouvez pas ?

TRAPS. Mais Monsieur le Procureur, ce n'est quand même pas possible, vous ne pouvez quand même pas me croire capable de ça ?

LE PROCUREUR. Mais c'était possible.

TRAPS. Je n'ai pas pensé plus loin sur le moment !

LE PROCUREUR. Vous agissiez sans aucun plan ?

TRAPS. Non, ce n'est pas ça non plus.

LE PROCUREUR. Alors avec un plan ?

TRAPS. Mon Dieu, pourquoi donc me tourmentez-vous ?

LE PROCUREUR. Mais je ne vous tourmente pas. Vous vous tourmentez. Je veux juste vous aider à trouver la vérité. Il est important pour vous de savoir si vous assez assassiné ou non. On assassine souvent sans le savoir. Je dois clarifier cela ; à moins que vous ayez peur de la vérité ?

TRAPS. Non, j'ai déjà dit que je n'en ai pas peur.

LE PROCUREUR. Alors ? Alors quelle est la vérité ?

Ils se taisent.

TRAPS, *lentement*. Je pensais quelquefois que j'adorerais tordre le cou à Gygax, que j'aimerais le tuer, mais c'est le genre de choses qui arrivent, tout le monde pense ça de temps à autre.

LE PROCUREUR. Mais voilà, vous ne l'avez pas seulement pensé, accusé, vous avez aussi agi.

TRAPS. C'est vrai – mais il est quand même mort d'un infarctus, et qu'il en ait un, ce n'était quand même pas certain.

LE PROCUREUR. Mais vous deviez compter avec la possibilité qu'il en ait un, s'il apprenait l'infidélité de sa femme.

TRAPS. On devait toujours compter avec ça.

LE PROCUREUR. Et pourtant vous avez agi.

TRAPS, *désespéré*. Mais les affaires sont les affaires.

LE PROCUREUR. Et un meurtre est un meurtre. Vous avez opéré contre Gygax même en sachant que vous pourriez le tuer.

TRAPS. Eh bien...

LE PROCUREUR. Gygax est mort. Donc vous l'avez tué.

TRAPS. C'est-à-dire – indirectement oui.

LE PROCUREUR. Alors êtes-vous un meurtrier ou non ?

TRAPS. Je m'en rends compte – je suis un meurtrier.

LE PROCUREUR. L'accusé avoue. Nous sommes en présence d'un meurtre psychologique, perpétré de façon si raffinée qu'à part un adultère, apparemment rien d'illégal ne s'est produit, apparemment, raison pour laquelle, cette apparence étant maintenant détruite, j'ai l'honneur en qualité de procureur de notre tribunal privé – et par là j'en arrive à la conclusion de mon intervention – de requérir la peine de mort pour Alfredo Traps.

TRAPS, *comme s'il se réveillait*. J'ai tué.

SIMONE. Tarte, messieurs, moka, cognac de l'année 1893 !

PILET. Bien.

L'AVOCAT. Tout le malheur est là ! Une fois de plus un accusé effondré, une fois de plus un qui avoue. Et je suis censé être l'avocat. Raccrochons-nous à la beauté du moment, à la splendeur de la nature devant les fenêtres. Les hêtres frémissent. Deux heures du matin, la fête à « l'Ours » tire à sa fin, le vent ne nous apporte plus que le dernier chant, « Notre vie comme un voyage ».

Chant d'hommes au loin.

LE JUGE. La parole est à la défense.

L'AVOCAT. J'ai écouté avec plaisir le discours riche en inventions que notre procureur vient de prononcer, messieurs. Certes, le vieux gangster Gygax est mort, mon client a durement souffert sous sa coupe, s'est abandonné aussi à une véritable animosité contre lui, a essayé de le faire tomber, qui voudrait le contester, où cela ne se produit-il pas, mais pur fantasme que de faire passer pour un meurtre cette mort d'un homme d'affaires malade du cœur.

TRAPS. Mais j'ai assassiné !

L'AVOCAT. En contradiction avec l'accusé, je tiens l'accusé pour non coupable, oui, non capable de culpabilité.

TRAPS. Mais je suis coupable !

L'AVOCAT. Qu'il s'accuse lui-même du meurtre échafaudé de façon si raffinée par le procureur est psychologiquement facile à comprendre.

TRAPS. Mais il y a juste à comprendre que j'ai commis un crime.

L'AVOCAT. Il suffit d'observer l'accusé pour voir son caractère inoffensif. Il a plaisir à être aimé, apprécié, honoré en notre compagnie, admiré aussi un peu grâce à sa Studebaker rouge, si bien que l'idée d'avoir commis un meurtre authentique, parfait, sans rien de bâclé, commence à lui plaire, alourdi qu'il est par le neuchâtel, par le bourgogne, par le singulier cognac de l'année 1893. Aussi est-il naturel qu'il se défende à présent de voir son crime ramené à quelque chose d'ordinaire, de bourgeois, de quotidien, à un de ces événements qu'apportent la vie, l'Occident, notre civilisation qui de plus en plus a perdu la foi, le christianisme, l'universel, est devenue chaotique, si bien que l'individu n'a plus d'étoile qui brille pour le guider, qu'en résultent désarroi, dépravation, loi du plus fort et absence d'une vraie moralité, si bien que notre bon Traps n'est justement pas à considérer comme un criminel, mais comme une victime de notre temps.

TRAPS. Mais ça ne change rien au fait que je suis un meurtrier.

L'AVOCAT. Traps est un exemple pour beaucoup. Lorsque je le décris comme non capable de culpabilité, je ne veux pas prétendre par là qu'il est non coupable : au contraire. Il est bien davantage empêtré dans toutes les déclinaisons possibles de la culpabilité, il passe sa vie à adultérer, bonimenter, filouter, mais pas de telle

sorte que sa vie ne serait qu'adultère, boniment et filouterie, non, il a aussi ses bons côtés, absolument, ses vertus, il est un homme d'honneur, considérez bien tous les éléments, c'est juste qu'il est comme contaminé, légèrement corrompu, par l'incorrect, le coupable, ainsi qu'il en va en fait de toutes les vies ordinaires : mais précisément pour cette raison encore, il n'est pas capable de la grande, la pure, la fière culpabilité, du geste clair, du crime résolu et rêve maintenant, du fait de cette incapacité, de l'avoir commis.

TRAPS. Mais c'est exactement l'inverse, Maître. Avant je rêvais d'être non coupable, et maintenant j'ai ouvert les yeux et je vois que je suis coupable.

L'AVOCAT. Si nous examinons le cas Gygax lucidement, objectivement, sans céder aux mystifications du procureur, nous arrivons au résultat que le vieux gangster doit sa mort principalement à lui-même, à sa vie déréglée, à sa constitution – ce que la maladie des managers signifie, nous ne le savons que trop : agitation, bruit, mariage et nerfs en lambeaux. Cela, il s'agit maintenant de le prouver. Je souhaite poser une question précise à mon client. Accusé, quel temps faisait-il le soir où Gygax est mort ?

TRAPS. Tempête de foehn, Maître. Beaucoup d'arbres ont été déracinés.

L'AVOCAT. Très bien. Voici qui donne sans doute la cause externe ayant provoqué la mort puisque, par expérience, les infarctus, collapsus, embolies abondent en cas de foehn violent.

TRAPS. Mais il ne s'agit pas de ça !

L'AVOCAT. Il ne s'agit que de ça, cher Monsieur Traps. Nous avons clairement affaire à un simple accident, à partir duquel on veut nous fabriquer un meurtre, comme si la mort de Gygax résultait d'une machination diabolique, comme si le hasard n'avait joué aucun rôle. Ce sont des vœux compréhensibles, mais pas des réalités. Bien sûr, mon client a agi sans égard, mais voilà, il est soumis aux lois de la vie des affaires, bien sûr, il a souvent voulu tuer son chef, que n'allons-nous pas tous penser, que ne faisons-nous pas tous en pensée, mais voilà, juste en pensée ; un acte dépassant ces pensées n'est pas avéré, pas constatable. Que l'accusé, par sa malheureuse information concernant l'adultère, ait voulu énerver Gygax, mon

Dieu, après tout c'est compréhensible, Gygax était lui-même sans égard, brutal, exploitait son subalterne. Et pourquoi en plus accabler maintenant notre bon Traps parce qu'il ne se rend plus chez la veuve ? Ce n'était pas de l'amour après tout ! Non, messieurs, il est absurde d'imputer cela à mon client, d'autant plus absurde qu'il s' imagine maintenant lui-même avoir commis un crime, il aurait subi, en même temps que sa panne de voiture, une deuxième panne, une panne mentale, et par conséquent je requiers pour Alfredo Traps l'acquittement.

TRAPS, *hors de lui*. Messieurs, j'ai une déclaration à faire.

LE JUGE. La parole est à l'accusé.

TRAPS, *à voix basse*. J'ai pris acte du monstrueux discours de mon avocat avec indignation, de celui du procureur avec la plus profonde émotion. Sur le discours de l'avocat je ne souhaite pas m'exprimer, il constitue une seule et unique calomnie, sur le discours du procureur il y a lieu toutefois d'apporter quelques légers correctifs, non pas qu'ils soient importants, mais, je crois, ils pourraient être utiles pour que la vérité éclate toute entière. Ainsi, Madame Gygax ne m'a pas accueilli en peignoir, mais en kimono rouge foncé, de même, l'infarctus n'a pas frappé Monsieur Gygax dans le corridor, mais dans son entrepôt, puis une admission à l'hôpital, ensuite décès sous la tente à oxygène, mais ceci est, comme je l'ai dit, secondaire. Je suis un meurtrier. Je ne le savais pas lorsque je suis entré dans cette maison, ne voulais sans doute pas le savoir, maintenant je le sais. Je n'osais pas y penser, j'étais visiblement trop lâche pour être sincère, maintenant j'ai le courage nécessaire. Je suis coupable. Je le reconnais avec horreur, avec stupeur. La culpabilité est montée en moi, j'ai l'impression, comme un soleil, elle illumine mon intérieur, le consume. Je n'ai rien de plus à dire. Je demande au tribunal son verdict.

LE JUGE. Cher Alfredo Traps. Vous comparez devant un tribunal privé. En cet instant solennel, il est donc de mon devoir de m'adresser à vous pour vous demander si vous reconnaissez le verdict de notre tribunal non étatique, mais privé ?

TRAPS. J'accepte ce verdict.

LE JUGE. Très bien. Vous reconnaissez notre tribunal. Je lève mon verre, rempli de cognac mordoré de l'année 1893. Tu as assassiné, Alfredo Traps, pas avec une arme, non, rien que par la désinvolture du monde dans lequel tu vis ; car que tout ait été intentionnel, comme le procureur veut nous le faire croire, ne me paraît pas tout à fait prouvé. Tu as tué, uniquement parce que c'était ce qu'il y avait de plus utile pour toi, de plaquer quelqu'un contre le mur, de procéder brutalement, advienne que pourra. Dans le monde que tu parcours avec ta Studebaker rugissante, il ne te serait rien arrivé, mais voilà que tu es entré chez nous, dans notre petite villa blanche et silencieuse, chez quatre vieux messieurs qui ont dardé dans ton monde le rayon pur de la justice. Elle a des traits singuliers, notre justice, je sais, je sais, elle ricane à travers quatre visages ravinés, se mire dans le monocle d'un procureur chenu, dans le lorgnon d'un avocat poète, glousse par la bouche édentée d'un juge ivre et déjà un peu bafouillant, rougeoit sur la calvitie d'un gros bourreau démissionnaire, c'est une justice absurde, grotesque, fantasque, retraitée, mais en tant que telle précisément aussi LA justice, au nom de laquelle, mon pauvre, mon cher Alfredo, je te condamne maintenant à mort.

TRAPS, *à voix basse, ému*. Honorable Cour, je dis merci. Je dis merci de tout cœur.

LE JUGE. Bourreau, conduisez le condamné dans la chambre pour les condamnés à mort.

PILET. Bien.

LE PROCUREUR. Une belle soirée, une joyeuse soirée, une divine soirée.

LE JUGE. On a bien joué.

L'AVOCAT. Juste une série noire pour moi.

LE PROCUREUR. Notre travail est terminé, on dirait.

L'AVOCAT. Notre cher Pilet doit maintenant accomplir son office. Il est d'ailleurs grand temps. Le matin pointe aux fenêtres, avec sa clarté minérale, et les premiers petits oiseaux gazouillent.

PILET. Bien. Venez, Monsieur Traps.

TRAPS. Je viens.

PILET. Bien. L'escalier. Je vous donne le bras.

TRAPS. Merci beaucoup.

PILET. Bien.

TRAPS. Vous avez sans doute déjà – je veux dire – vous avez sans doute déjà conduit beaucoup de personnes à la mort ?

PILET. Ça oui – avec mon métier.

TRAPS. Je comprends.

PILET. Bien. Attention. Voilà que vous avez trébuché. Je vous relève.

TRAPS. Merci beaucoup.

PILET. Je vous le dis, parfois les gens avaient peur. Pouvaient à peine encore marcher.

TRAPS. Je m'efforce d'être courageux. Mais qu'est-ce que c'est, cette chose étrange au mur ?

PILET. Une vis à pouce.

TRAPS. Une vis à pouce ?

PILET. Bien, non ?

TRAPS. Mais c'est un instrument de torture ?

PILET. Antique. La maison est pleine de trucs de ce genre. Monsieur Werge les collectionne.

TRAPS. Et – cette croix de Saint-André ?

PILET. De la Renaissance – pour briser les os. Voilà votre chambre. Pour les condamnés à mort. A côté de celle pour les condamnés à la réclusion à perpétuité.

TRAPS, *plein d'effroi*. Vous entendez ?

PILET. Ce n'est que Tobias. Il a le sommeil agité.

TRAPS. Et maintenant un gémissement.

PILET. Le parlementaire d'avant-hier. Cuve encore sa colossale cuite.

TRAPS. Vous n'avez pas besoin de jouer la comédie, Monsieur Pilet, vraiment pas, je comprends cette maison à présent. *Il halète de peur*.

PILET. Du calme, du calme. Tout sera bientôt fini. Entrez.

Une porte grince.

PILET. Eau courante, un grand lit, bien.

TRAPS. Tout cela n'est plus nécessaire. Qu'est-ce que c'est, ce chevalet ?

PILET. Chevalet ? Mais c'est la guillotine. Fait aussi partie de la collection.

TRAPS. La – la guillotine.

PILET. Bien. Touchez un peu. Du chêne. Là, je lève le couperet. Tranchant comme un rasoir. Bon, là elle est prête, mais c'était dur.

TRAPS. Pr – prête.

PILET. Bien. Enlevez votre veston.

TRAPS. Je comprends. C'est nécessaire.

PILET. Je vous aide. Là, on ouvre le col.

TRAPS. Merci – je peux le faire moi-même.

PILET. Mais vous tremblez.

TRAPS. En fin de compte j'ai toutes les raisons de trembler. En fin de compte tout ça n'est pas une plaisanterie.

PILET. Trop bu, c'est tout. Bon, là le col est ouvert.

TRAPS. Je n'ai plus rien à dire. En fin de compte, je suis un meurtrier. Faites vite.

PILET. Bien.

TRAPS. Je suis prêt...

PILET. Et les chaussures ?

TRAPS. Les chaussures ?

PILET. Vous ne voulez donc pas enlever les chaussures ?

TRAPS. Mais ce n'est pas nécessaire !

PILET. Bon, écoutez un peu ! Vous êtes quand même un monsieur distingué.

Vous voulez aller avec les chaussures au lit ?

TRAPS. Au lit ?

PILET. Vous ne voulez pas dormir ?

TRAPS. Dormir ?

PILET. Bien. Bon, là couchez-vous donc.

TRAPS. Mais –

PILET. Bon, là je vous couvre. Bien.

TRAPS. Mais je suis un meurtrier, Monsieur Pilet, je dois être exécuté, Monsieur Pilet, je dois être – voilà qu’il est parti – a éteint la lumière. Je suis un meur – je suis un – je suis – je suis fatigué, en fin de compte tout n’est qu’un jeu, un jeu, un jeu ! *Il s’endort.*

SIMONE. Monsieur Traps. Réveillez-vous. Le garagiste est là avec votre voiture.

TRAPS. Voiture ?

SIMONE. Mais qu’avez-vous donc, Monsieur Traps ? Il est neuf heures.

TRAPS. Neuf heures ? Seigneur Jésus, mon travail. J’en connais un qui a picolé comme pas deux, la nuit dernière. Les chaussures, où sont les chaussures ? Fermer le col, maintenant le veston. Pendu au chevalet.

SIMONE. Vous voilà déjà habillé, Monsieur Traps. Monsieur Werge vous prie de l’excuser. Vous ne voulez pas de petit déjeuner ? Le parlementaire est déjà à la salle à manger.

TRAPS. Pas le temps. Dois continuer. Suis en retard. Au revoir. Merci beaucoup pour l’hospitalité. C’était marrant. Maintenant, objectif traverser le jardin par les allées de gravier.

TOBIAS. Monsieur me permettra-t-il de lui ouvrir le portail ?

TRAPS. Mais qui êtes-vous ?

TOBIAS. Je suis Monsieur Tobias, Monsieur. M’occupe du jardin de Monsieur Werge. Un petit pourboire ?

TRAPS. Tenez, un mark.

TOBIAS. Merci bien Monsieur, merci bien.

TRAPS. La voiture est réparée ?

LE GARAGISTE. Problème d’embrayage. Vingt marks cinquante.

TRAPS. Tenez. Et maintenant, en route !

Musique de variété à faible volume.

TRAPS. J'ai dû raconter de drôles de choses la nuit dernière. Que s'est-il passé au fait ? Un truc du genre audience judiciaire. Je me suis figuré avoir commis un meurtre. Quelle absurdité. Moi par-dessus le marché. Incapable que je suis de faire du mal à une bestiole. Ce que les gens vont chercher, quand ils sont retraités. Bon, classé. J'ai d'autres soucis, quand on se trouve comme ça en plein dans la vie des affaires. Ce Wildholz ! Je flaire la combine. Cinq pour-cent qu'il veut rabioter, cinq pour-cent. Bon sang de bon sang. Je faire comme une brute à présent, comme une brute. Je vais lui tordre le coup. Sans pitié !!